

Les relations entre le Valais et la Savoie au XVII^e siècle

Henri BAUD

Les relations entre le Valais et ses voisins savoyards sont aujourd'hui peu fréquentes, pour ne pas dire fort lâches et presque épisodiques. Il n'en fut pas toujours ainsi. On sait que cette province qui fut des premières à entrer dans le patrimoine des Comtes de Savoie pour sa partie septentrionale, fut, tout au long du Moyen Age, l'enjeu de leur ambition, l'objet de leurs convoitises, politique que stoppèrent les déboires de la Maison de Savoie au XVI^e siècle. Après les querelles de ces temps troublés s'installèrent alors de part et d'autre de la frontière des relations que n'entravèrent que fort peu l'obstacle des massifs montagneux qui les séparent, et la difficulté des cols qui les font communiquer.

C'est sur ces relations qui devinrent fréquentes dès la fin du XVI^e siècle, que nous voudrions aujourd'hui apporter quelques précisions. Les documents que nous avons étudiés montrent qu'alors les liens furent étroits entre des populations qui, après une longue période de rivalités et de luttes parfois cruelles, connurent des échanges de toute nature, multiples et nombreux. Ces documents se rapportent surtout au Haut-Faucigny, et notamment à la vallée de Montjoie (communes de Saint-Gervais, Saint-Nicolas-de-Véroce, Les Contamines), mais ils intéressent aussi la région du Chablais.

Les émigrants de la vallée du Giffre

Dans un récent article de la Revue Savoisienne¹, le regretté chanoine Dechavassine a montré le rôle qu'avaient tenu en Valais les émigrants de la vallée du Giffre et le mouvement incessant qui en avait résulté entre les deux vallées : « Les bâtisseurs du Haut-Giffre en Valais ont certainement contribué pour une part à la construction ou à la restauration des églises, des édifices publics, des ponts et voies de communication comme ils l'ont fait dans les pays voisins : en Genevois, en Savoie, en Dauphiné, dans le pays de Gex, en Bourgogne et jusqu'en Lorraine. De ce canton de Samoëns, jadis l'un des

¹ *Revue Savoisienne* 1967, pp. 195-207.

plus peuplés du Faucigny, sortaient chaque printemps près d'un millier de travailleurs du bâtiment, auxquels venaient se joindre les maçons de Taninges et des autres communes du Giffre. » L'ampleur de ce mouvement fut telle qu'« en 1620, pour faciliter les communications entre le mandement de Monthey et la Savoie, on établit une nouvelle route et un pont en bois au-delà du château. L'entreprise est confiée à M^e Jacques Excoffier et à ses fils Michel et François, maçons de Samoëns, pour le prix de 1000 écus p.p. à payer par les bannières d'en dessous de la Morge. » C'est du reste ce même Jacques Excoffier qui a restauré le chœur de l'abbatiale de Saint-Maurice dès 1613. « Plusieurs familles Excoffier à l'époque travaillaient en Valais » et tout au long du XVII^e siècle d'autres entrepreneurs venus de Samoëns sont chargés d'importants travaux à Sierre, à Saint-Maurice, à Martigny ou à Sion.

L'importance de l'émigration, non seulement de la vallée du Giffre mais de tout le Faucigny, était telle que des mesures furent envisagées pour tenter de la réduire. Pour enrayer cet immense exode, le Gouvernement ducal prit des décisions draconiennes, mais elles restèrent lettre morte. Un *Edit* du 8 décembre 1645 défendit *sous peine de mort* et de confiscation des biens de partir pour l'étranger et enjoignit à tous ceux qui avaient quitté le pays depuis plus de deux ans de se rapatrier dans les trois mois. Il ne semble pas que cet édit ait jamais pu être exécuté.

En outre, les maîtres des comptes du duc de Nemours, que ses goûts dispendieux mettaient sans cesse à court d'argent, s'avisèrent que le départ de nombreux Faucignerands fixés en pays étrangers avait pu occasionner un amoindrissement des revenus du domaine. Ils furent donc chargés de se livrer à une enquête et d'amener ces émigrés à dédommager pécuniairement leur prince. Mais autant cette recherche était difficile et peu susceptible d'aboutir dans les pays éloignés (Allemagne, Autriche, pays d'Europe centrale, etc.), autant la proximité du Valais, tout comme les dispositions de ses dirigeants, pouvaient laisser espérer une conclusion heureuse. En effet « l'évêque de Sion et les seigneurs du Valais pouvaient peut-être, pour des raisons de voisinage, être plus enclins à ménager un prince susceptible d'exercer sur eux de persuasifs moyens de pression » (A. Perret).

Une mission délicate confiée à un négociateur avisé

Pour accomplir cette mission on choisit un négociateur avisé en la personne du châtelain de la vallée d'Aulps, Maître Étienne Baud, qui, « par sa formation de juriste, sa situation locale et ses relations personnelles aux confins du Valais, était tout désigné pour la tâche qui l'attendait ».

C'est un personnage attachant que le châtelain de la vallée d'Aulps et qui mériterait au moins une courte notice biographique². Originaire de Morzine où il habite, il y exerce le notariat et il dispose d'une fortune certainement assez coquette puisqu'il a pu affermer les revenus de la châtelainie.

² Les renseignements qui suivent sont tirés en partie de l'article de M. André PERRET cité plus bas, en partie des *Archives Départementales de la Hte-Savoie*, S. A. 84.

Il est, par sa femme, allié à la famille Duboin de Samoëns dont certains membres servent avec distinction dans la cavalerie de Savoie. Dans cette région du Haut-Faucigny, pays d'origine de beaucoup d'émigrants, le négociateur allait donc trouver de précieux moyens d'information. Enfin, en Valais même, il n'est pas sans avoir des intelligences ; il a notamment des liens d'amitié avec la notable famille Quartéry, qui est toute gagnée aux influences savoyardes. Or, la situation en Valais est particulièrement confuse et délicate. L'autorité nominale y est détenue par l'évêque de Sion, qui, très jeune (moins de 30 ans) et nommé depuis quelques mois seulement, se trouve fortement contesté. En fait, la réalité du pouvoir appartient à une oligarchie, dirigée par le bailli et le secrétaire d'Etat. Il en résulte une situation difficile où il faut compter avec les luttes d'influence entre l'évêque, désireux de ressaisir une partie de son autorité, et les notables. Ces derniers sont eux-mêmes divisés entre catholiques, favorables à la Savoie, et huguenots soutenus par Berne.

M. André Perret a retracé³ les difficiles négociations que le châtelain E. Baud conduisit de 1614 à 1618, et qui l'obligèrent à se rendre à cinq reprises en Valais⁴. La Diète avait fait choix de trois commissaires chargés de traiter avec lui, hauts personnages « habitués de longue date au maniement des affaires et placés au premier plan dans la vie politique du pays ». M^e Etienne Baud eut aussi à négocier avec l'évêque de Sion, Mgr Hildebrand Jost. « Les questions à traiter étaient fort complexes puisque la revendication portait sur tous les émigrants sortis du Faucigny et que les redevances dues par chacun d'eux variaient selon la condition des personnes. » Or, les émigrés n'étaient pas disposés à se laisser si facilement dépouiller et parmi eux les « gens bien rentés et influents », disposant des patrimoines les plus intéressants à revendiquer, surent trouver les concours et les arguments de nature à leur permettre d'échapper aux taxations qui risquaient de leur être imposées. En particulier, beaucoup firent état d'affranchissements qui les avaient rendus « libres et affranchis de tout hommage taillable et condition de mainmorte ». Bref, les investigations conduites par le châtelain de Morzine confirmèrent l'importance de l'émigration en Valais puisque furent dénombrés plus de trois cents émigrants définitifs venant des paroisses des hautes vallées de l'Arve et du Giffre⁵. « A raison de cinq personnes par feu la perte de population pourrait

³ In *Revue de Savoie* 1955, pp. 129-143.

⁴ Même la mauvaise saison ne mettait pas obstacle à ces longs et difficiles déplacements (nous verrons tout à l'heure les chemins qui étaient alors utilisés). Ainsi « l'an mil six centz et quinze et le 22ème jour du mois de décembre... Me Etienne Baud, procureur de La Grandeur et Duc de Nemours a affirmé par serment estre venu expres de la Valdaux son habitation à cheval accompagné d'un homme aussy à cheval et vacqué dix huit jours »... pour saisir le Conseil Général du Valais « tenu à Syon » de la condamnation dont avait fait appel un émigré. (*Arch. Départementales Haute-Savoie*, S. A. 84.)

⁵ « Ces investigations ont porté sur les paroisses des hautes vallées de l'Arve et du Giffre, c'est-à-dire sur le mandement de Montjoie, avec Saint-Gervais, Saint-Nicolas-de-Véroce et les Contamines, le mandement de Charosse (Passy) et plus à l'ouest, Cordon et Combloux ; vers le sud, Megève dans le Val de l'Arly, plus au nord, Magland et Arâches puis Cluses, le Mont-Saxonnex et Thiez. Puis l'enquête s'est poursuivie au-delà du col de Châtillon par la région du haut Giffre avec la paroisse de Fleyrier-Taninges et le mandement de Samoëns. » A PERRET, *art. cité* R. S. 1955, p. 137.

être estimée à environ 1500 âmes. » M. A. Perret fait ainsi observer : « Le Valais où se sont enracinées tant de familles de Savoie ... a constamment servi de lieu de passage et a retenu un nombre appréciable d'émigrés venus surtout des mandements de Samoëns et de Charosse (Passy) et du village de Magland. » Nous reviendrons sur cet aspect pour la haute vallée de l'Arve et celle du Bon-Nant.

Pour en terminer avec la négociation conduite par M^e Etienne Baud, sachons qu'avant sa mort il avait pu conclure quelques accords. C'est ainsi qu'il « réussit à traiter pour mille écus d'or avec les émigrés fixés à Sion. D'autre part une quinzaine de taillables, établis surtout à Saint-Maurice et à Martigny, ont composé pour 1000 florins environ, qui n'ont d'ailleurs pas été entièrement versés. »

Il n'est donc pas étonnant que des relations fréquentes et de toute nature se soient instaurées entre le Valais et certaines paroisses du Haut-Faucigny. Le mouvement constaté pour la vallée du Giffre, sans atteindre la même ampleur, se vérifie aussi pour les autres mandements et conduisit à des contacts de part et d'autre de la frontière. Nous allons le voir pour la vallée de Montjoie et accessoirement les paroisses de Sallanches et de Passy, dans la première moitié du XVII^e siècle.

Les relations du Valais et du val Montjoie

On sait l'état d'épuisement dans lequel se trouvait la Savoie à la fin du règne de Charles-Emmanuel dont les entreprises guerrières aboutirent à de très douloureuses conséquences sur la vie économique du pays⁶. Même le Haut-Faucigny qui ne connut pas d'opérations militaires se vit durement touché et subit un appauvrissement considérable. Des sommes énormes furent ponctionnées sur les populations pour satisfaire aux charges militaires, et les syndics des communes, chargés de lever ces contributions, furent constamment obligés de recourir à des expédients et surtout aux emprunts. Ils étaient responsables sur leurs propres deniers des rentrées d'impôts, et s'ils mettaient trop de retard à s'en acquitter ils étaient purement et simplement conduits en prison. D'où la nécessité pour eux de faire appel à des prêteurs bienveillants et c'est surtout aux communautés religieuses, grands propriétaires fonciers et collecteurs de taxes diverses, qu'ils s'adressèrent pour obtenir des avances de fonds.

En 1619, les syndics de Saint-Gervais, qui n'ont pu satisfaire aux impositions qui leur sont réclamées, sont emprisonnés à Sallanches. Ayant épuisé leur crédit auprès des prêteurs locaux, c'est à l'évêque de Sion qu'ils envoient des émissaires pour négocier un emprunt. Cinq voyages sont nécessaires pour obtenir du prélat un prêt de 8000 florins en deux tranches, l'une de 5000 et l'autre de 3000 florins. On ignore le taux et les conditions auxquels il fut souscrit. Mais treize ans plus tard, le remboursement n'en est pas totalement

⁶ Cf. notre étude *Gens de guerre en Faucigny sous Charles-Emmanuel I^{er}* (1580-1630) in *Revue Savoisienne* 1950, p. 84 ss.

opéré, bien qu'entre-temps, en 1628, ait été contracté un nouvel emprunt de 4000 florins. Les syndics de 1632 sollicitent en effet de l'évêque des reports d'échéance et ils s'attirent la réponse suivante :

Messieurs les syndics

Vous scavés que nous vous avons desja ottroyé deux termes pour obtenir nostre payement, néantmoins vous en demandez encor un autre de deux mois, lequel ne pouvons admettre. Ainsi désirons estre payé dans quatorze jours tant pour le principal qui monte à quatre cents pistoles d'Espagne, comme aussy les Interests passés, dont ne manquerez de nous venir trouver d'icy à quatorze jours proche venants, apportants quant à vous la dite somme et cense. Finissants la présente nous prions Dieu qu'il vous comble de ses saintes benedictions.

De Syon nostre chasteau episcopal, ce 29 Mars vieil 1632.

De vos sindique très affectionné en Dieu
serviteur. Hildebrand, ev. de Sion ⁷

Si cet exemple est le seul qui établisse des rapports d'ordre financier, on peut citer d'autres domaines où des relations existèrent entre le Valais et les paroisses de la vallée de Montjoie. Au début du XVII^e siècle, un procès intenté par les syndics de Saint-Gervais a pour objet d'établir la délimitation exacte entre leur paroisse et celle de Saint-Nicolas de Véroce, et de préciser à qui, de ce fait, doivent être payées dîmes et prémices de différents hameaux. Un enquêteur est envoyé en Valais pour entendre plusieurs prêtres « résidant avec bénéfices riere l'évêché de Syon » et qui ont tous exercé des fonctions dans la vallée de Montjoie. Le 24 décembre 1602, Honorable Amed Rey, originaire de Saint-Nicolas de Véroce et « bénéficial à Sion », âgé d'environ 60 ans... déclare « avoir été vicayre en ladite paroisse de Saint-Nicolas de Véroce il y a environ 36 ans, y aiant servi l'espace de 3 ans, durant quel temps il a porté et administré les Saints Sacrements dans les hameaux contestés ». Il dépose en outre « qu'il a esté vicaire quelque temps après à Saint-Gervais où il a aussy servy l'espace de 3 ans ». « Honorable François Bertrand, curé de Vex audit pays de Valley, âgé de 60 ans, atteste qu'il y a environ 23 ans qu'il a esté vicaire à Saint-Gervais, y aiant demeuré l'espace de 6 ans ... en outre qu'il y a 17 ans qu'il a esté vicayre à Saint-Nicolas l'espace de 3 ans. Enfin un serviteur (?) de l'évêque, vénérable Messire Jacques Chenuti âgé de 55 ans a tenu la cure de Saint-Nicolas de Véroce par admodiation l'espace de 2 ans ⁸. »

Ainsi plusieurs prêtres exercèrent indifféremment leurs fonctions en Valais et dans les paroisses de la vallée de Montjoie, ce qui laisse présumer des relations et échanges fort courants entre les deux régions.

Ces rapports furent sans doute favorisés par la vague d'émigration dont nous avons parlé plus haut. Si, dès le début du XVII^e siècle, le grand courant

⁷ *Archives Communales* de St-Gervais.

⁸ *Id.*

migratoire de la haute vallée de l'Arve est orienté vers l'Allemagne méridionale, le Valais, nous l'avons vu, retient cependant un certain nombre de Faucignerands dont quelques-uns, du reste, parviendront à de hautes situations. L'enquête diligentée par M^e Etienne Baud donne un aperçu de la contribution de chaque mandement du Haut-Faucigny. C'est plus d'une trentaine de familles qui y sont recensées en 1616, huit originaires de Charousse, sept de Samoëns, trois de Magland, une de Cluses, une de Megève, une de Sallanches, quatre de la vallée de Montjoie.

Originaire précisément de Montjoie, Michel des Prex est de ceux qui contestent avoir la condition de taillable du duc de Nemours. Bourgeois de Saint-Maurice tout comme son parent sire André des Prex, récemment décédé et qui a laissé « trois petits orphelins, ses cousins », il apporte la preuve « touchant la lignée des Des Prex de Saint-Gervais » qu'ils ont été « affranchis de tout hommage taillable et condition de mainmorte », depuis l'an 1320, affranchissement confirmé à plusieurs reprises et en dernier lieu par « feue Noble Marguerite de Compoys, de l'autorité de feu Noble Gérard de Montecanuto (Montchenu) son mary en 1447 ». L'émigration de cette famille remonterait donc à la seconde moitié du XV^e siècle. Par contre les Bural-Béguin, famille elle aussi originaire de Montjoie, sont restés hommes-lèges taillables, même ceux qui ont émigré « en villes franches et notamment à Rome »⁹.

Enfin il y a contestation pour deux familles dont il n'a pas été possible de préciser la condition. M^e Etienne Baud écrit en effet au procureur fiscal Barfelly qu'il lui est nécessaire de « scavoir si Michel Dufoug et son frère, sortys de l'Hault Faucigny... sont point affranchys, parce que ledit Michel est décédé fort riche laissant une fille qui vas en religion à Mélan¹⁰ ; et l'autre est vivant, fort riche demeurans à Brigue ».

De même, « il y a en la ville de Syon (des) nommés Burnier, sortys de Foucigny, soit de Sallanches qui sont des plus riches et affranchys comme ils disent. Pleut à Dieu qu'ilz feussent de ceux que l'on recharge (recherche). L'on en tireroit une grande finance. »

Et de fait, on peut avoir une idée des sommes qu'il serait possible d'obtenir de ces riches émigrants par l'affaire concernant l'hoirie de Jean Noble, originaire de Vallorcine et décédé sans postérité à Vevey. Sa succession dont le montant est estimé à 40 000/50 000 florins met aux prises plusieurs héritiers. Leur désaccord conduit l'un d'eux, par vengeance, à entrer en compromission avec le châtelain de Morzine « qui espère tirer de cette affaire cinq à six mille florins »¹¹.

⁹ Archives Départementales de la Haute-Savoie, S. A. 84 et art. cité d'André PERRET.

¹⁰ On trouve en effet à la Chartreuse de Mélan Sœur Pernelle du Foug, qui en 1634 signe un acte de donation de dîmes en faveur de la duchesse de Genevois-Nemours. Deux ans plus tard (1636) elle est qualifiée de « Secrétaire de la dame prieuresse Duboin ». Cf. Hilaire FEIGE, *Histoire de Mélan* (M.D.A.S.), t. XX (1898), pp. 211, 443 et 445.

¹¹ Cf. André PERRET, art. cité, p. 140.

Il reste à examiner comment s'opérait le trafic entre les deux pays et plus particulièrement par quels chemins voyageurs et marchandises rejoignaient leurs lieux de destination. Or, il existe sur ce sujet aux Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris un « *Mémoire de tous les chemins et issues du pays de Valais soit pour entrer en Chablais et Fossigny, soit pour aller dans le Val d'Oste (Aoste), Milanois, Grisons, Lucerne, Berne et Fribourg* »¹². Ce mémoire, qui est daté du 26 novembre 1630, est extrêmement précieux. Seule la première partie concernant le Chablais et le Faucigny et dont on connaît l'auteur, un certain Duplessis-Besançon, nous intéresse ici. Nous allons en donner un rapide aperçu.

« Pour entrer du pays de Valais dans le Haut et Bas Fossigny, dit l'auteur, il y a 3 chemins qui se fourchent et divisent comme il est déclaré cy après

» Le premier et le plus fréquenté est celui du Chablais. » C'est donc le chemin qui, partant de Thonon, borde le lac et dont le rapport donne une description précise. « Beau chemin : Fault passer une rivière nommée la Dranse sur un grand pont de pierre assez près du Lag (Lac) de Genève. En cet endroit Mgr de Savoye a fait autresfois tracer une sorte de Bastions, le lieu y est avantageux à cause du Lag et de la rivière (?). D'Evian à la tour Ronde, deux lieues, fort beau chemin. » Il se rétrécit ensuite « ayant le roq (roc) en plusieurs endroits escarpé au dessus et au dessous jusques au lag ». Je n'insiste pas sur la suite de la description jusqu'à Monthey où l'itinéraire devient pour nous particulièrement intéressant¹³.

En effet « A Montay il y a un chemin qui montant une montagne assez aysée pour les gens de cheval et bestes de charge durant 7 ou 8 mois, s'en va droit à Chatey (Châtel) premier village de la valée d'Abondance, distant de Montey 3 Grandes lieues ; de Chatey a la Chapelle tousjours dans la valée, une bonne demy lieue ; de la chapelle a labaye (l'Abbaye) d'abondance une lieue, de labaye a Thonon 4 lieues, le tout assez beau chemin pour les gens de cheval. »

La suite nous apporte alors des renseignements fort précieux.

« De ladite abaye il y a 2 chemins sur la gauche dont l'un va franchir les montagnes du coste de Salanches et l'autre par le val d'Aux (Aulps) dans le Haut Fossigny, mais pour les gens de pied seulement et encore 3 mois de l'année. » Il s'agit d'une part du col des Gets suivi du col de Châtillon d'où, par Cluses, on aboutit à Sallanches ; d'autre part du col de Joux-Plane, par Morzine, dont le versant sud descend sur Samoëns.

Voilà pour l'accès de Monthey à la vallée d'Abondance avec ses annexes. Revenons en Valais. Le rapport poursuit « Du mesme lieu de Monthey

¹² Archives des Affaires Etrangères. *Correspondance diplomatique. Sardaigne*. Vol. 14. Fol. 162 à 165.

¹³ Signalons cependant que le *Mémoire* précise que ce chemin escarpé « se peult fermer avec peu de travail » et que « St Gingolph est un vilage moitié Chablais et moitié Valais dont la séparation est marquée par un pont et une rivière ». Enfin du Bouveret à la « Porte de Celz (Scex) » la route est « contrainte entre la montagne et le Rhonne qui la rend de difficile accez ».

l'on monte le mont du quau ¹⁴ (col de Cou) qui dure deux lieues. Du haut de la montagne en Samoy (Samoëns) premier lieu du haut Fossigny 3 lieues, de Samoëns à Cluze dans le bas Fossigny deux grandes lieues. Jusques là, tout ce chemin n'est accessible que 3 mois de l'an ; pour les gens de cheval et bestes de charge, elles n'y passent qu'avec un très grand peril et difficulté, mais passé Cluze il est beau partout. »

Nous avons dans ce texte la confirmation du passage utilisé couramment — bien que chargé de périls — de Samoëns en Valais par le col de la Golèse (1671 m), le col de Coux (1927 m) puis la vallée de la Vièze (Champéry, Val-d'Illiez et Troistorrents). L'altitude des cols ne paraît pas effrayer les voyageurs car ce chemin est bien connu depuis le Moyen Age. Le col de la Golèse est cité dans un acte de 1317 puis à nouveau en 1321 ¹⁵. Il est au point de partage des eaux de la Dranse et du Giffre, et il était alors « garni d'arbres pour servir de barrière contre le Valais ». Car très souvent les Valaisans l'utilisèrent, à cette époque où les luttes étaient continuelles entre les deux versants, pour envahir et dévaster la vallée voisine. C'est par là qu'ils passèrent en 1476 pour venir piller et brûler la bourgade de Samoëns « chasteau, église, halle et marché, chose qui fut aux habitants grandement préjudiciable pour avoir esté notre ville inhabitable longtemps après » ¹⁶. Aussi, dans une requête au Duc de Nemours pour obtenir des franchises, les habitants de Samoëns exposent qu'il « a fallu de grand frais ... pour garder le passage de la golaïse, clef du pays de Faucigny et très fréquenté par les étrangers ». Les franchises alors octroyées par Jacques de Savoie-Nemours reprennent les termes mêmes de cette supplique, précisant en outre que la ville de Samoëns « stérile et pauvre, hors des moyens de commodités et trafics », n'a « aucune ouverture ressortissante à aucun autre pays, n'ayant aucun passage profitable, sinon ledit passage de Golleyze » ¹⁷ ce qui, dit le chanoine Dechavassine, « nous éclaire sur le trafic qui se faisait jadis entre Haut-Giffre et Valais et sur l'importance des deux cols à franchir ».

Ajoutons qu'il y avait au col de Coux un péage et un hospice, ce dernier avec une chapelle sous le vocable de saint Pierre. Hospice et chapelle furent ruinés en 1476, lors de la terrible razzia des Valaisans, et seul subsista le péage. Dès la fin du XVI^e siècle, du reste, les relations s'améliorèrent entre

¹⁴ Il s'agit bien du col de Cou car on sait que le mot mont signifie à la fois sommet et passage. Cf. GUÉX (Jules), *La Montagne et ses noms*, Lausanne, (1946), p. 103.

¹⁵ Cf. A. TAVERNIER, *Histoire de Samoëns* in M.D.S.H.A. XXXI (1892), pp. 34-36.

¹⁶ DECHAVASSINE. *Art. cité* in R. S. 1967, p. 2.

¹⁷ « laquelle ville est contiguë aux terres des Valleysiens... il est requis à nos sujets de supporter grandes charges et frais tant pour leur défense contre les torrents que pour la garde du passage nommé Golleyze, clef du pays de Faucigny, en ce lieu limitrophe de Samoën et Valley et aussi pour les querelles et fâcheries ordinaires qu'ils ont eu et ont avec lesdits Valleysiens pour le regard des montagnes et communes dudit Samoën, que les gens du Valley s'efforcent d'usurper journellement, malgré la défense faicte... lesquelles charges leur seraient impossibles à supporter et feraient qu'ils ne pourraient vivre audit lieu et ville pour être icelle et stérile et pauvre, hors des moyens de commodités et trafics pour n'avoir ouverture aucune ressortissante à aucun autre pays, n'ayant aucun passage profitable, sinon ledit passage de Golleyze, dommageable comme il est dit et estant, tous citoyens y venant et fréquentant, contraints s'en retourner par le même lieu qu'ils y sont entrés, étant icelle ville sise en coin du pays, si ce n'était par notre moyen et aide. »

des voisins jusque-là ennemis, et le trafic devint surtout commercial. Un acte de 1640 publié à Samoëns stipule « Sont faites inhibitions et défenses à toute personne de ne trafiquer aucune marchandise par le lieu et passage de Couz sans paier le péage dû à mondit seigneur. »

Revenant sur la mission confiée au châtelain de Morzine auprès des autorités valaisannes pour obtenir finance des taillables faucignerands émigrés en Valais, on peut se représenter Maître Etienne Baud remontant à maintes reprises la vallée de la Manche, puis les raidillons du col de Coux (1925 m) pour redescendre par Champéry et Val-d'Ille sur Monthey d'où il gagnait Sion par la vallée. Ce n'était certes pas une petite expédition. Encore n'était-elle praticable que trois mois de l'année dans les très bonnes saisons. Sinon il passait par Châtel et le col de Morgins plus accessible ou, enfin, en plein hiver, par la route du lac et Saint-Gingolph.

Le *Mémoire* de Duplessis-Besançon signale enfin un troisième chemin pour se rendre du Valais en Faucigny. C'est celui qui, partant de Martigny, « s'en va monter une montagne qu'on nomme la Forcle, à 3 petites heures de Martigny ». Il s'agit donc de la route de Martigny à Chamonix par le col de La Forclaz et Vallorcine. Le rapport précise que « c'est un chemin assez aisé, mesme pour les gens à cheval, hormis en quelques lieux où il fault mettre pied à terre ». De La Forclaz à Vallorcine, il faut compter deux heures « de chemin très fascheux », puis « de Vallorcine au prieuré de la Vallée de Chamonix 3 heures de chemin toujours mauvais en montée et en descente », enfin 2 heures encore pour atteindre Servoz. « Jusque-là ce chemin n'est accessible que 3 mois de l'an et les gens de cheval et bestes de charge n'y peuvent passer sans un très grand péril, aussy n'est-il fréquenté que des gens de pied. De Servoz à Passy une lieue d'assez beau chemin. » On peut alors soit se rendre dans la vallée du Faucigny par Sallanches et atteindre ainsi Genevois et Chablais, « tout beau chemin », soit du prieuré de Chamonix passer par le col de Voza et aboutir par Saint-Gervais, Notre-Dame-de-la-Gorge et le col du Bonhomme à Bourg-Saint-Maurice. « Par cette route depuis le prieuré de Chamonix jusqu'au Bourg-Saint-Maurice il y a quatorze heures de chemin à cheminer bien viste », c'est-à-dire en marchant d'un bon pas.

Cet itinéraire appelle un rapide commentaire.

On aura remarqué que le passage du col de La Forclaz, pour descendre à Vallorcine puis atteindre le prieuré, est noté comme « très fascheux » et comme n'étant « accessible que 3 mois de l'an ». Or, les syndics de Saint-Gervais ou leurs émissaires n'hésitèrent pas à l'emprunter en plein hiver, pressés qu'ils étaient de trouver des fonds pour payer les charges de la commune ou effectuer les remboursements dus à l'évêque Hildebrand Jost.

De même du prieuré à Servoz, le chemin est toujours dangereux « les gens de cheval et les bestes de charge n'y peuvent passer sans un très grand péril, aussy n'est-il fréquenté que des gens de pied » et encore durant trois mois de l'année seulement ; c'est bien, en effet, l'un des points noirs qui, de tout temps, a caractérisé l'accès à la vallée de Chamonix. Il s'agit notamment du tronçon aboutissant au « plan des montées »¹⁸ pour lequel dès 1458

¹⁸ Actuellement les montées Pellissier.

une convention avait été passée entre le prieur de Chamonix et le curé de Notre-Dame du Lac, Guillaume Bottolier. Celui-ci s'engageait à établir et entretenir « un chemin bon, convenable et suffisant », dont toutes les caractéristiques, largeur, murs de protection, dispositions à prendre pour le croisement des véhicules, matériaux à employer qui seront exclusivement en pierre, etc., sont précisées dans l'acte. Il semble pourtant que cet ambitieux projet, s'il reçut jamais un commencement d'exécution, ne fut pas conduit à son terme et que ce passage resta jusqu'à l'extrême fin du XVIII^e siècle la partie la plus délicate et la plus dangereuse de tout le parcours ¹⁹.

Enfin, pour gagner Bourg-Saint-Maurice par la vallée de Montjoie et le col du Bonhomme, seul est signalé le passage par le col de Voza et les hameaux de Bionnassay et Bionney. C'est bien, en effet, l'itinéraire le plus court pour se rendre en Beaufortain et en Tarentaise. Nous savons cependant qu'était aussi couramment pratiqué le col de La Forclaz, situé entre le Prarion et Tête-Noire et qui fut célèbre à l'époque gallo-romaine puisqu'y fut placée en 74 ap. J.-C. la borne indiquant la limite entre le territoire des Ceutrons et celui des Allobroges. C'est, du reste, ce col qu'empruntèrent les émissaires de Saint-Gervais pour se rendre à Sion. Il avait l'avantage d'être un peu moins élevé que le col de Voza (altitude 1532 m contre 1653) et il était traversé par un bon chemin de char jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

« Voilà, conclut le *Mémoire*, tous les chemins, routes et avenues qui partent du pays de Valais pour entrer dans le hault et bas Fossigny et Chablais. »

S'il n'apprend vraiment rien de très nouveau sur les moyens de communication reliant les deux pays, ce rapport a cependant le mérite de réunir en un document unique des renseignements jusque-là épars dans des sources diverses. Il confirme, en outre, quant aux itinéraires et à la vie de la montagne, des observations déjà faites mais sur lesquelles il me paraît judicieux d'appeler à nouveau l'attention. Nous nous en tiendrons à deux aspects :

C'est d'abord qu'on n'hésitait pas à utiliser tous les passages, quelles que soient leur altitude et leurs difficultés, du moment qu'ils raccourcissaient le trajet à accomplir. Les voies d'accès étaient ainsi beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui où elles se sont réduites à quelques grands cols, délaissant les cols secondaires plus élevés et plus difficiles d'accès. Nos ancêtres, au contraire, s'y aventuraient sans crainte, équipant souvent d'oratoires, de chapelles ou d'hospices les plus dangereux et les plus fréquentés d'entre eux ²⁰.

Ainsi la montagne — et c'est notre seconde remarque — présentait un aspect bien différent de celui qu'elle montre de nos jours. Avec les nombreux troupeaux dans les alpages, les paysans cultivant, même en altitude, toutes les parcelles susceptibles de produire blé, orge, seigle, et même parfois vigne

¹⁹ Cf. sur ce point notamment, PERRIN (André), *Histoire de la vallée et du Prieuré de Chamonix*, Paris 1887, pp. 226-227. — COUVERT DU CREST (Roger), *Une vallée insolite, Chamonix*, Annecy (1971), I, 175. — SANDOZ (Marc), *Chemins, transports et auberges d'autrefois sur l'itinéraire de Chamonix*, in *Revue Savoisienne* 1975, p. 77 et suivantes.

²⁰ Sur ces deux points cf. GIRARDIN (Paul), *Les passages alpestres en liaison avec les abbayes, les pèlerinages et les saints de la montagne*, in *Geographica Helvetica* 1945, pp. 65-74.

sur les coteaux bien abrités et bien ensoleillés, ou fauchant et engrangeant dans les chalets disséminés de-ci de-là, l'herbe précieuse qui ferait besoin pour le bétail durant les longs hivers ; enfin les voyageurs, eux aussi fort nombreux, pèlerins, marchands, diplomates... qui sillonnaient les chemins même « montants, raboteux, malaisés » comme dit La Fontaine, quel mouvement, quelle animation, quel grouillement de vie par rapport à l'aspect presque désertique, à l'affligeant abandon d'aujourd'hui ?

Quant aux relations entre le Valais et nos deux provinces de Chablais et de Faucigny, elles étaient, elles aussi, sans commune mesure avec l'absence presque totale de rapports que nous constatons de nos jours. Je n'évoquerai pas saint Guérin, abbé d'Aulps, se rendant fréquemment à l'Abbaye mère de Saint-Maurice d'Agaune, ni le bon saint Théodule, qui a donné son nom à un col dont il protégeait le passage.

Plus prosaïquement le châtelain Etienne Baud, franchissant deux cols difficiles, même en plein hiver, pour venir conférer avec Messieurs de la Seigneurie du Valais, les syndics de Saint-Gervais allant négocier un emprunt auprès de Mgr Hildebrand, évêque de Sion, ou les Excoffier de Samoëns, bâtisseurs de père en fils, appelés pour construire les églises du Valais, ou encore ces émigrés de Charousse, de la vallée du Giffre, de Montjoie ou de Megève qui, parfois, allèrent jusqu'à tenir le haut du pavé à Sion, à Saint-Maurice ou à Monthey, et qui n'oubliaient pas leur patrie d'origine, ne sont-ils pas des exemples des multiples liens qui, de part et d'autre de la montagne et en dépit des difficultés pour la franchir, unissaient des populations, dont l'histoire, même si elle fut souvent douloureuse et cruelle, était tissée d'événements vécus en commun ?

Voilà pourquoi j'ai cru bon de faire revivre ces pages un peu oubliées de notre longue vie commune, au moment où elle semble presque entièrement tarie et où nous nous sentons emportés par des destins presque totalement divergents.